

Compte rendu

Ouvrages recensés :

Chandernagor, Françoise, *La voyageuse de nuit*, Roman. Paris, Gallimard, 2007, 323 p.

Singer, Christiane, *Derniers fragments d'un long voyage*, Paris, Albin Michel, 2007, 137 p.

par Hans-Jürgen Greif

Frontières, vol. 19, n° 2, 2007, p. 78-79.

Pour citer ce compte rendu, utiliser l'adresse suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/017507ar>

DOI: 10.7202/017507ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : info@erudit.org

effectuent un soutien moral auprès de leur proche hébergé (p. 39). Le programme *Prendre soin de moi* les informe de moyens concrets (éliminer les bruits inutiles, parler lentement en gardant contact avec les yeux, donner une seule consigne à la fois, éviter l'obstination...) qui permettent d'améliorer la communication avec la personne en perte d'autonomie, tout en favorisant leur intégration dans le milieu institutionnel (p. 173).

Des alternatives à l'hébergement en CHSLD font l'objet d'un chapitre. Il s'agit d'abord de maisons d'hébergement, comme Carpe Diem, qui sont aménagées pour prolonger l'autonomie des personnes atteintes d'Alzheimer. Ces maisons ont une philosophie d'intervention basée sur le libre choix et la collaboration des aidants y est sollicitée. On présente aussi le concept d'unités prothétiques conçues initialement pour les personnes atteintes de démence, mais ouvertes maintenant à d'autres clientèles. La philosophie de ces structures repose sur l'environnement physique et social. Il s'agit d'aménager un milieu qui s'adapte aux déficiences des personnes en recréant un milieu familial empreint de calme et de stabilité. Le livre se termine sur la nécessité de mettre en place un système de soins intégrés axé sur la continuité des soins, l'interdisciplinarité et la prise en compte des besoins de l'aidant comme partenaire dans le soin, mais aussi comme client des soins et des services de santé.

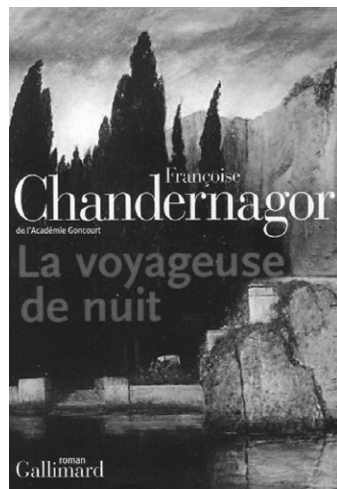
Le grand mérite de ce livre consiste à faire connaître l'état de la situation concernant les soins prodigués aux personnes âgées par les aidants familiaux et à la nécessité de tenir compte des besoins et des limites des familles dans l'établissement des politiques de santé, notamment celles qui concernent le maintien à domicile. Celui qui y cherche une réflexion critique sur la manière dont l'État s'est déchargé sur les familles pour limiter l'accès aux soins hospitaliers dans le cadre du virage ambulatoire restera sur sa faim. Il y trouvera même un encouragement à poursuivre cette orientation dans les recommandations qui sont faites aux intervenants de la santé de mieux conseiller et former les aidants dans une « carrière » qu'ils n'ont pas choisie. Par contre, celui qui y cherche un portrait de la situation, des stratégies d'interventions éprouvées et des pistes pour soutenir et outiller les aidants dans leur tâche ingrate sera plus que satisfait.

Jocelyne Saint-Arnaud

CHANDERNAGOR, Françoise

La voyageuse de nuit

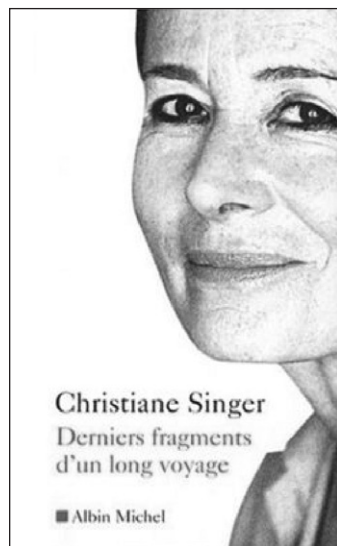
Roman. Paris, Gallimard, 2007, 323 p.



SINGER, Christiane

Derniers fragments d'un long voyage

Paris, Albin Michel, 2007, 137 p.



Nous croyons connaître nos parents: erreur! nous dit F. Chandernagor dans son nouveau roman. Car Olga Mikhailovitch Le Guellec, née Sarov, et son mari marin prouvent le contraire à leur quatre filles. Olga, qui meurt depuis six ans, quitte enfin la vie quand elle peut être certaine que ses filles auront compris le tissu de mensonges qui tient la famille. Katia, l'aînée, romancière et la narratrice principale du roman, s'en tient aux apparences tandis que ses sœurs, Véra, Sonia et Lisa, grattent la surface pour découvrir la vie double du père, une amitié particulière de

la mère. De quoi donner la nausée à ces femmes, dans la cinquantaine pour la plupart. Mais quand Olga meurt, leurs destins semblent se souder davantage encore, elles remplacent, chacune de son côté, une partie de leur mère: beauté, intelligence, savoir-faire (cuisine, couture), bon goût, mais aussi rancune nourrie par l'orgueil, enfermement sur soi, mutisme, accès de violence.

Dans son nouveau roman, Chandernagor crée des personnages qui reflètent sans doute des expériences personnelles, tant ils sont vrais. Chacune des sœurs est campée on ne peut guère mieux, avec son franc parler, ses agissements, ses mouvements de l'âme, toujours retracés – s'attendrait-on à autre chose de Chandernagor? – subtilement, finement et... de manière implacable. L'auteure creuse ses sujets, elle ne les lâche pas avant d'en avoir trouvé les racines, même celles de la « petite dernière », Lisa, mue par un désir d'autodestruction qui la conduira au seuil de la mort. C'est cette poursuite qui rend parfois inconfortable la lecture de ce texte. Souvent il faut s'arrêter pour reprendre son souffle. Ce roman n'est pas une lecture d'été; le seul élément « léger » demeure la langue, gaie ou grave, directe, elle va droit à la cible, comme ici: « Maman est toujours morte, et nos dates de naissance jaunissent comme de vieilles photos » (p. 298). Ce n'est pas pour rien que le moulin où Katia rédige son récit a été construit en 1533, année de naissance de Montaigne. La perspicacité, le génie du grand essayiste de la Renaissance traversent *La voyageuse de nuit*. C'est, je crois, le plus beau compliment que l'on puisse faire à Chandernagor.

Il y a un aspect particulier qui peut troubler le lecteur. Olga meurt dans une maison spécialisée en soins palliatifs, et l'auteure n'est pas tendre envers les psychologues, athées pour la plupart, et les « aidants », qu'elle présente souvent sous un jour négatif (psychologie primaire ne dépassant pas le niveau d'un article du *Reader's Digest*). Cependant, la lecture du dernier livre de la romancière et essayiste Christiane Singer nous présente un tout autre côté de ces soins dont le but consiste à faciliter au mourant le « passage ». Au cours d'un examen, le 1^{er} septembre de l'année dernière, un jeune médecin, suivant l'adage qu'il faut « dire toute la vérité » au patient, lui annonce froidement qu'elle a six mois à vivre. Le jeune homme ne sait pas à qui il a affaire. Dès ce jour, Singer entreprend la rédaction d'un journal de bord; elle le termine

six mois plus tard, le 1^{er} mars 2007. Triomphante, elle dit à la fin de son journal: « Les six mois de vie que vous m'avez naïvement accordés le 1^{er} septembre 2006, cher jeune docteur de Krems, je les dépose à vos pieds avec leur fruit le plus juteux: ces pages. Ma gratitude est totale. » (p. 135)

Et quel fruit! Terrassée par la douleur, le « ventre calciné », Singer bouleverse son entourage par la sérénité qui l'habite. Elle est croyante, mais pas à la façon de ceux qui le deviennent devant la mort, par crainte, ou pour se donner bonne conscience. Quand elle en a la force, elle revisite les grands penseurs du christianisme (« un vide incendiaire que je n'ai pas voulu remplir »), la « rigueur cosmique de l'hindouisme », le bouddhisme, dont « l'extrême rigueur rejoint la plus vertigineuse des bienveillances », le judaïsme, qui lui apprend le « fin du fin de la tendresse humaine. Quand casse la dure cosse de la dure loi, l'amour exulte et déborde », l'islam mystique et humaniste qui l'a « comblée de sa splendeur lyrique, de son ivresse de beauté et de dignité » (p. 92). De réflexions en rencontres, du désespoir le plus total à l'élévation de l'âme dans un moment de transfiguration, un événement unique dans la vie d'un être humain, Singer nous livre un texte dont le message à nous, les survivants, risque d'en effacer les qualités littéraires, exceptionnelles, car tout y est filtré, condensé à l'extrême. L'expérience personnelle de la maladie acquiert une portée universelle: nous savons que nous allons mourir, mais quand le jour et l'heure seront là, les mots de C. Singer devraient nous accompagner, avec ou sans le personnel des soins palliatifs. L'auteure rencontre son amie Marie de Hennezel, dont le livre *La mort intime* est ce que j'ai lu de mieux sur les soins donnés aux malades en phase terminale. Elle rapporte les réactions des médecins, des infirmières: ils s'étonnent de la sérénité de celle qui habite un corps détruit, de son refus d'abdiquer sa dignité d'être humain. Quelques pensées traduisent mieux que tout commentaire l'intensité de ce livre car le temps presse, la mort est entrée dans la chambre: « Notre devoir le plus impérieux est peut-être de ne jamais lâcher le fil de la Merveille » (p. 22); « Les Vivants n'ont pas d'âge. Seuls les morts-vivants comptent les années et s'interrogent fébrilement sur les dates de naissance des voisins » (p. 28); « Quand il n'y a plus rien, il n'y a que l'Amour. Il n'y a plus que l'Amour » (p. 41); « Nous

sommes poursuivis toute une vie par ce que nous n'avons pas osé vivre en entièreté» (p. 56); «Au cœur d'une maladie mortelle, on peut tout entreprendre avec le temps imparti» (p. 101); «Chaque jour se doit d'être une création nouvelle» (p. 114).

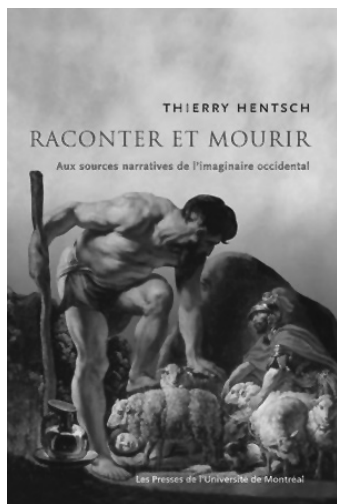
Tout en étant d'une lucidité, d'une intensité de vivre qui font mal, ce livre nous aide à vivre. Des romans et essais d'elle, il faut lire au moins, si ce n'est déjà fait, ses incontournables: *La mort viennoise*, *Une passion*, *Les sept nuits de la reine*, *Seul ce qui brûle*. C. Singer est décédée à Vienne, le 4 avril 2007. Mais elle vivra tant que nous la lirons. Lisons-la, encore et encore, et offrons ses livres aux jeunes qui se croient immortels.

Hans-Jürgen Greif

HENTSCH, Thierry

Raconter et mourir Aux sources narratives de l'imaginaire occidental

Montréal, Les Presses de
l'Université de Montréal, 2002,
431 p.



Dans l'introduction, l'auteur annonce ses couleurs en adoptant une posture qui démontre à l'envi tout au long du livre la synthèse impossible à laquelle il choisit de se soumettre et qu'il appelle, de façon pompeuse, «l'imaginaire occidental»: il s'agit de tourner le dos, résolument, à l'avenir. Dans les dernières décennies surtout, l'avenir n'a servi qu'à alimenter des rêves qui ont fait crûment déchanter, et il a abusé ainsi de ce dont l'imaginaire occidental est capable; ou plutôt, mais ce n'est guère mieux, l'avenir attendu a

effectivement accompli le destin de cet imaginaire précisément en tant qu'occidental, c'est-à-dire brillant du côté du soleil couchant et distillant donc un parfum de fin de partie, en se donnant, «dans une sorte d'intuition géniale», avec le nom du «couchant» la mort comme horizon (p. 13). Une compréhension à la fois moins superficielle et plus critique de la signification même du mot «Occident» est présentée par Peter Sloterdijk dans *Le palais de cristal*. À l'intérieur du capitalisme planétaire (Paris, Maren Sell Éditeurs, 2006; original allemand 2005). Ce livre reprend, sous une forme modifiée, la partie conclusive de *Sphères II, Globes, Macrospérologie*, un livre publié en 1999 et dont la traduction française prochaine est annoncée. Le vaste projet des *Sphères* – *Sphères I, Bulles, Microspérologie* (1998, traduction française 2002), *Globes, et Sphères III, Écumes, Sphérologie plurielle* (2004, traduction française 2005), trois volumes qui totalisent plus de 2500 pages – est une tentative de configurer le narratif et le philosophique l'un avec l'autre pour faire en sorte qu'il s'agisse de plus et d'autre chose que de la simple addition de deux visions de borge, et de fournir, avec les moyens d'un grand récit d'inspiration philosophique, les contours d'une théorie du temps présent d'une manière autrement plus fouillée et complète que ce qui est offert dans *Raconter et mourir*. La façon dont Sloterdijk réclame et défend la nécessité des «grands récits» encore aujourd'hui est autrement plus convaincante que les accents explorés de Hentsch sur leur absence actuelle et l'injonction de se défaire des emprises d'un futur qui tourne si vite à l'obsession. Mais ce livre pour bourlingueur fatigué ne fait que proposer un changement d'obsession: il entend procurer un bain d'étrangeté à même le familier devenu insipide à force d'être évident.

Les rubriques suivantes servent de titres aux cinq parties du livre: 1. L'immortalité et la vie (p. 35-90); 2. L'épreuve de la connaissance (p. 91-196); 3. La vérité ou la mort (p. 197-259); 4. Héroïsme et vérité (p. 261-326); 5. L'irruption du doute (p. 327-415). Il est question d'Ulysse, d'Enée, et de Gilgamesh (partie I); du récit biblique de la Genèse, d'Hésiode, d'Œdipe-roi, d'Antigone et du *Banquet* de Platon (partie 2); de l'Évangile et des *Confessions* d'Augustin (partie 3); de la *Chanson de Roland*, de Perceval, de Lancelot, de Tristan et de la *Divine Comédie*

de Dante (partie 4); de Rabelais, du *Don Quichotte* de Cervantès, de Hamlet et de Descartes (partie 5).

Si l'auteur achoppe sur le paradoxe qu'il nomme «récit de la vérité» qui ne vit que du dualisme oppositionnel temps (= récit)/éternité (= vérité), allant même jusqu'à en faire l'énigme centrale, selon lui à peine avouable, du christianisme, c'est qu'il oublie que «récit et vérité» n'est pas l'équivalent de «raconter et mourir». Pareil rapprochement signale – et rappelle aussi – que la narration est travaillée de l'intérieur par ce qui la dépasse, par quelque chose d'inassimilable qui lui confère pourtant un ordonnement qui vaut comme sens.

La préférence de l'auteur pour la thématique fait qu'il néglige l'importance de l'écriture, même s'il en parle souvent. Mais ces nombreux développements tournent facilement à la surenchère et ne parviennent pas à faire ombrage à la thématique du «et» dans le titre choisi: *Raconter et mourir*. Si cet «et» n'est d'aucun temps, ce n'est pas par l'effet d'un coefficient d'éternité qui tournerait le dos à l'histoire, mais c'est bien plutôt qu'il est de tous les temps et qu'il se retrouve donc, du moins dans l'imaginaire occidental qui est l'unique souci de l'auteur, dans les récits qu'il choisit d'analyser et qui montrent à quel point, dans cet ailleurs à l'occidentale, la source ne bruit que dans les marges. Serait-ce donc que la mise en récit d'une vérité fait d'emblée de celle-ci une chimère et signale l'échec toujours annoncé d'une identité qui tenterait en vain de s'arracher à l'éphémère de la vie?

L'auteur tente d'endiguer son ambitieux projet – rien moins qu'un retour aux sources de l'imaginaire occidental – en s'arrêtant à Descartes chez qui sa lecture «trouve matière ou prétexte à conclure» (p. 397) ce pèlerinage aux sources. Tout ce qui vient après Descartes ne peut être que «faillie mortelle dans la vérité» que Descartes entendait pourtant «sauver» (p. 415). Après Descartes, il n'y aurait place que pour des «ambitions démesurées et des espoirs destructeurs»; il est donc plus que temps, selon l'auteur, de tirer enfin les conclusions qui s'imposent quant à la croyance au progrès qui «s'étiolent» sous nos yeux aujourd'hui, et de mieux discerner «ce qu'il en coûte d'avoir cru pouvoir rapatrier en ce monde la promesse de salut et la vérité que le christianisme réservait pour l'au-delà de la mort» (p. 415). C'est sur ce vœu que se clôt cette «série d'essais sur l'imaginaire occidental»

(p. 4) qui témoigne une fois de plus – une fois de trop! – que nous vivons bien dans une culture qui ne peut pratiquement pas parler du plus manifeste si ce n'est sous la forme de la distinction grossière entre la bonne et la mauvaise ambiance.

La question qui demeure tout au long de la lecture de ce livre est celle-ci: l'auteur a-t-il vraiment quelque chose de neuf à dire, ou s'est-il plutôt contenté de citer une multitude d'auteurs dans le but d'égayer quelque peu un propos franchement répétitif qui se complait et s'épuise à dénoncer un imaginaire «dominé par la peur du manque, la hantise de la maladie et le refus de la mort» (p. 421)? Ce livre est en tout cas une forte incitation à changer sa liste de lectures.

Raconter et mourir – c'est-à-dire, selon le «post-scriptum» du livre achevé d'imprimer en septembre 2002, «mourir apaisé d'avoir vécu et transmis» (p. 420). C'est, malgré tout, ce qu'il y a encore de mieux à espérer pour l'Auteur qui devait décéder moins de trois ans plus tard, le 7 juillet 2005.

Maurice Boutin

BAUD, René-Claude

Ce qui remonte de l'ombre

Itinéraire d'un soignant

Paris, Bayard, 2006, 163 p.



Jésuite (p. 11), diplômé en philosophie et en théologie (p. 63), ancien aumônier dans un collège pour adolescents (p. 62 et 153), aide-soignant de nuit, pendant vingt ans (p. 46), auprès de malades atteints du sida (p. 10), responsable de la formation d'accompagnants en soins palliatifs (p. 126) et fondateur de l'association Albatros à Lyon (quatrième de couverture),